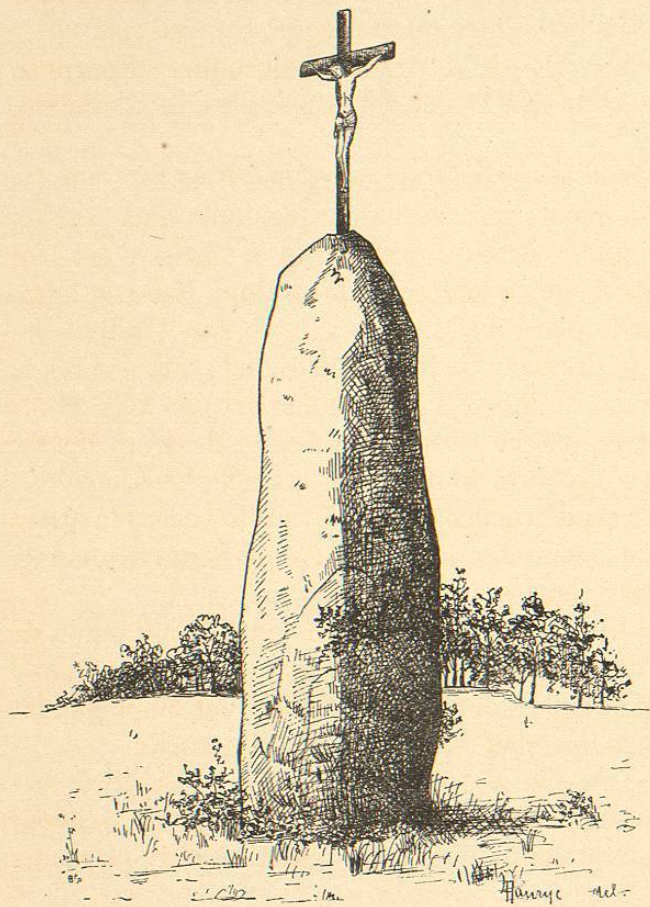


En traversant la campagne, les convois funèbres s'arrêtaient devant les Calvaires rencontrés sur la route : on faisait reposer le cercueil, le temps d'un *De profundis*, devant l'image du Sauveur, courtes haltes avant la halte définitive, courts instants de repos avant le repos suprême (1).

Ces usages, nés au Moyen Age, étaient encore vivants, il y a cinquante ans, dans certains villages de Bretagne : « Dans mon pays, écrit le vicomte de Walsh (2), les enterrements s'arrêtent devant ces croix des champs, les porteurs du cercueil se reposent là, en priant pour le trépassé dont la bière est posée sur les marches du Calvaire rustique ; c'est comme une dernière bénédiction que l'on demande à Dieu pour le laboureur qui a fini ses journées de travail et qui s'en est allé dormir.



LE CRUCIFIX SUR LE MENHIR.
La pierre du *Champ Dolent*. — Dol (Bretagne).

« Près du Bouguenais, à trois lieues de Nantes, on m'a montré, il y a bien longtemps, une croix en grande vénération dans la contrée ; on dépose souvent sur sa base, du pain, du sel, des œufs et des fruits ; le pauvre qui passe par le chemin, a droit à cette offrande ; avant de la prendre, il s'agenouille et prie pour le malade qui a pensé à ses besoins. »

La Bretagne, on peut s'en convaincre par ces pieux usages, est la terre classique des croix. Les artistes n'ont-ils pas là tout ce qu'il faut pour faire des crucifix expressifs et durables ? La carrière fournit le granit, la foi dirige le ciseau. Et puis ces populations chrétiennes n'ont-elles pas eu un motif spécial d'élever des Calvaires ? N'ont-elles pas voulu peut-être faire oublier par là les rites cruels de leurs aïeux et dresser la croix bienfaisante du Sauveur partout où leurs pères avaient dressé des autels à l'erreur ? Élever la croix en face de la pierre druidique n'a pas toujours suffi à la foi bretonne, parfois elle l'a placée comme un trophée sur le menhir vaincu. A deux kilomètres de Dol est situé le fameux *Champ Dolent*. Là s'élève le roi des menhirs d'Ille-et-Vilaine. Sur ce colosse de plus de neuf mètres d'élévation, les habitants ont fixé, bien avant la Grande Révolution, un superbe crucifix. C'est ainsi que la pierre idolâtrique a été purifiée, en devenant le piédestal de la croix.

D'un travail sérieux, fait sous la Restauration, il résulte que le rétablissement des Christs ou Calvaires, détruits en 1790, dans le seul département du Finistère, eût exigé une dépense de plus d'un million.

Nul ne put songer à demander une pareille indemnité ; et cependant Christs et

1. Voir dans la *Croix d'Auvergne*, 22 janvier 1899, un article intéressant, signé Charlot, et intitulé : *Croix rurales*.
2. *Tableau poétique des fêtes chrétiennes* au chapitre : *Les Rogations*.

Calvaires reparurent dans les campagnes bretonnes, dès que reparut la liberté. C'est que la Révolution en arrachant les croix, n'avait pas arraché la foi. La foi restait là vivante, enracinée. Et quand la racine reste, on a beau couper l'arbre ; il pousse de vigoureux rejetons. Ainsi les croix repoussèrent en Armor. Un bon curé breton, devenu religieux, nous disait que sur les chemins de sa seule paroisse s'élevaient vingt à trente croix. Il nous parlait des modestes croix des champs ; mais nous avons déjà pu admirer à Pleyben, à Saint-Thégonnec, à Plougastel, les superbes Calvaires que la foi a taillés dans le granit.

L'Auvergne est, après la Bretagne, une des provinces de France les plus riches en croix. Blanzat, dans le Puy-de-Dôme, possède une croix d'époque romane ; Royat voit s'élever, sur sa place, une jolie croix en lave, du XV^e siècle : les figures des douze apôtres sont sculptées sur le montant principal, entre quatre légers contreforts.

On trouve d'autres croix de la même époque à Arles, Combrondes, Fournols, Saint-Hilaire de la Croix... on en trouve du XVI^e siècle à Augerolles, le Chambon, Saint-Cirgues, Valbelex (3)...

Les Calvaires sont nombreux encore sur les grands chemins des Flandres, sur les routes du Luxembourg. Là, tous ces monuments se ressemblent plus ou moins : sur un socle carré se dresse une colonne, surmontée d'une croix ; tantôt le Christ y est seul représenté, tantôt on y voit sculptés des Anges adoreurs, une sainte Face, la lance et l'éponge, telle la croix qui s'élève sur la place du Marché, à Esch-sur-Alzette.

A Hohleberg, près de Beckerich, se dressent deux grands tilleuls qui, d'après la croyance populaire, ont été plantés par saint Willibrord, l'apôtre des Frisons. Ces arbres géants sont connus dans toute la contrée par la vertu bienfaisante de leurs fleurs ; mais plus bienfaisante encore est la naïve dévotion dont ils sont les témoins séculaires. A l'ombre de leurs rameaux s'élève un grand crucifix de pierre ; sur le socle le patient Job est assis. De près et de loin on vient demander aux tilleuls leurs fleurs salutaires, au Christ la consolation, à Job la patience dans les maux de la vie.

Voilà qui fera sourire nos modernes libres-penseurs : comme remède aux maux de la vie, ils préféreraient un coup de révolver dans la cervelle. Libre à eux de recourir, quand la douleur les visite, à la lâcheté du suicide ; mais, de grâce, qu'ils laissent au peuple les ineffables consolations qu'il trouve depuis dix-neuf siècles au pied du crucifix.

Si de tout temps la foi chrétienne s'est plu à dresser des croix à la ville et aux champs, c'est avec une prédilection toute spéciale qu'elle a élevé l'image du Sauveur mourant à la limite extrême de ce dernier champ, où la terre ferme va faire place aux abîmes mouvants des mers.

Qu'ils sont touchants ces Calvaires dominant la falaise ! Leur vue reconforte le marin qui prend le large. Allez au Portel, près de Boulogne ; considérez les bateliers partant pour la pêche, vous les verrez tous se tourner vers le grand Christ qui du haut de la côte leur tend les bras ; vous les verrez se découvrir respectueusement, se signer dévotement et dire un « Notre Père » pour recommander leur voyage. Dans la tempête, c'est vers lui encore qu'ils se tournent comme d'instinct, redisant la prière des apôtres en détresse : « Seigneur, nous périssons ! » Et au retour, c'est lui qu'ils regardent avec reconnaissance.

Ce salut à la croix de la dune, pieux hommage de la barquette s'en allant à la pêche, était dans plus d'un endroit, le tribut obligé des gros navires, partant pour de lointaines expéditions : « A un quart de lieue de Saint-Nazaire, raconte le Vicomte de Walsh, à l'embouchure de la Loire, il y a une croix vénérée depuis des siècles. Avant la Ré-

1. Voir l'article : *Croix rurales*, cité plus haut.

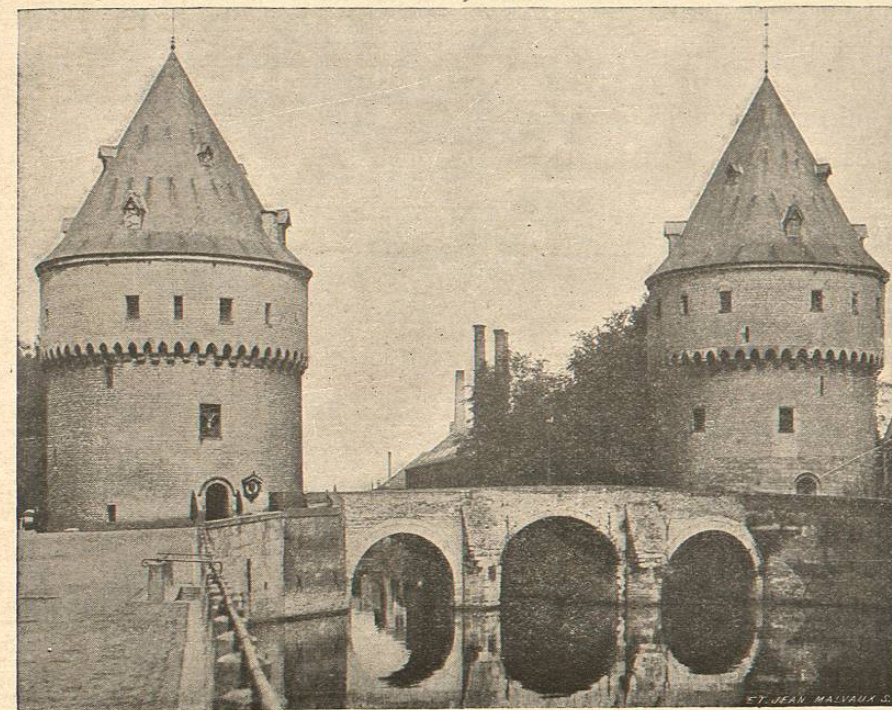


LE CRUCIFIX SUR LA FALAISE.
Tableau de Adan Louis Émile. — Gravure de Christodule.

volution, chaque fois qu'un vaisseau passait devant elle, il la saluait d'une décharge de toute son artillerie, pendant que l'équipage chantait le *Salve Regina* et le *Veni Creator*. — En revenant des pays lointains, la même salve avait lieu, et c'était le *Te Deum* qu'entonnaient les matelots reconnaissants. J'ai encore vu au pied de la croix de Saint-Nazaire des marins, priant avec leurs femmes et leurs enfants, avant d'affronter l'océan et ses tempêtes (1). »

L'art chrétien, à maintes reprises, s'est plu à reproduire sur la toile ces grands christes, calmes en face de l'océan qui mugit et ces familles de marins, implorant, avant le long départ, la pitié du Sauveur. — Nous mettons sous vos yeux une reproduction des belles peintures de Adan Louis Émile et de Denneulin, « *La prière du départ*. »

Dans notre pèlerinage en pays chrétiens, nous avons, à la suite de la croix proces-



LE CRUCIFIX, GARDIEN DE LA VILLE.
Pont de Courtrai. — Le crucifix est fixé à la meurtrière centrale d'une des tours.

sionnelle, parcouru les rues de la cité, et stationné devant la belle croix qui se dresse sur la place : nous avons sillonné la campagne et fait halte, devant les croix des chemins ou le Christ des falaises. L'âme réconfortée par notre pieuse pérégrination, reprenons la direction de la ville. Nous voici arrivés aux remparts, avant de franchir la porte flanquée de tours, saluons encore un crucifix de bronze doré, qui étincelle aux rayons du soleil, un crucifix plus touchant peut-être que tous ceux que nous avons rencontrés jusqu'ici. Il est fixé, — ainsi l'ai-je vu avec émotion à l'entrée de Courtrai, — dans une des meurtrières de la grosse tour qui protège la cité. Gloire au magistrat chrétien qui a placé là, en vedette, ce crucifix de bronze ! tandis qu'aujourd'hui des sectaires iconoclastes s'en vont, brisant sottement croix et statues, il a compris, ce bourgmestre, ce fils des Flandres, la belle parole de David : « *Nisi Dominus custodierit civitatem, frustra vigilat qui custodit eam*. Si le Seigneur ne garde la cité, c'est en vain que veille celui qui la garde ! (2) »

1. *Lettres Vendéennes*, t. II, p. 250 et suivantes. — 2. *Psaume CXXVI*, 1.



§ IV. — LE CRUCIFIX DANS LES PALAIS.

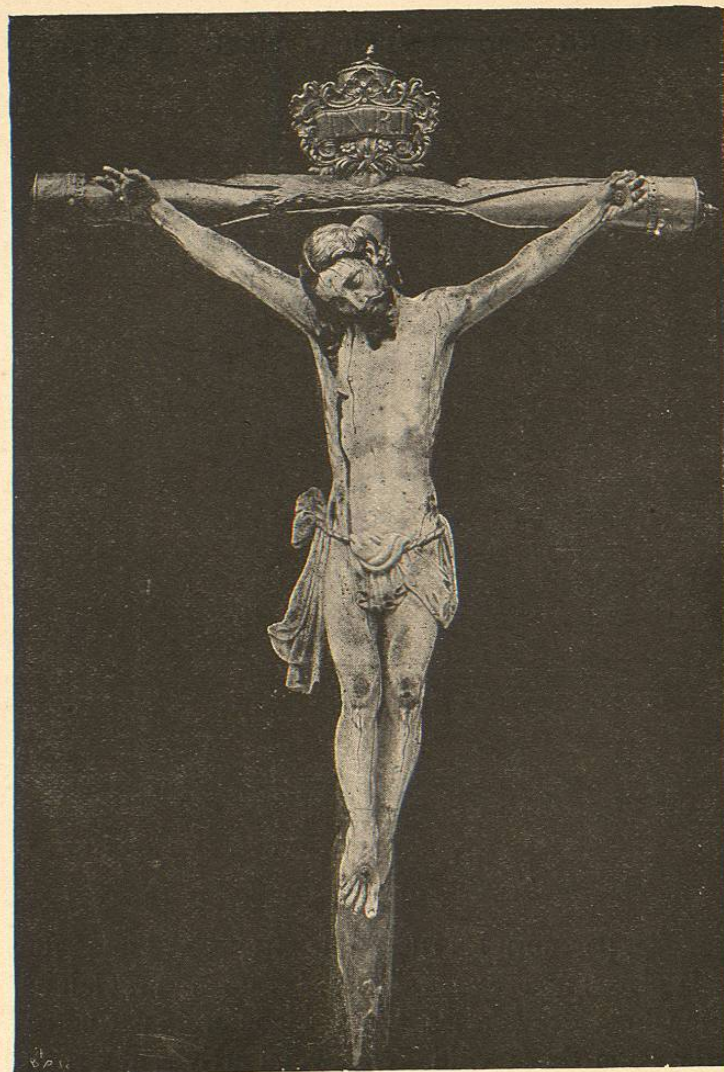
DANS les âges de foi, les princes donnaient aux peuples l'exemple de la dévotion au crucifix. Pas plus que les gouvernants athées de notre siècle, ils n'étaient sans défauts ; la passion grondait dans leurs cœurs, et parfois la tempête éclatait. Mais après la faute, ils savaient où chercher le pardon ; ils s'agenouillaient devant le crucifix ; c'est là, à ses pieds, qu'ils pleuraient leurs crimes et promettaient de changer de vie.

Si nous en croyons Saint-Simon, « dans les appartements intimes de Louis XIV, il y avait, et en nombre, des images chrétiennes et pieuses, des crucifix (*). »

On conserve à Notre-Dame de Paris le christ d'ivoire (2) que Louis XIV, repentant, donna à M^{me} de la Vallière : c'est devant ce crucifix, sans doute, que l'illustre pénitente dépouilla, selon l'expression de Bossuet, « ces ornements qui étaient un piège pour les autres et pour elle-même » ; c'est devant lui que, prenant le langage du Prophète, elle put dire : « Je détruirai et les colliers et les bracelets, et les anneaux et les boîtes à parfum, et les manteaux et les rubans, et les broderies et les toiles si déliées, vaines couvertures qui ne cachent rien. » C'est devant lui qu'« elle déclara une guerre immortelle et irréconciliable à tous les plaisirs (3) ».

Cette sainte image, arrosée des larmes de l'illustre pénitente, fut, le 14 février 1831, au sac de l'archevêché de Paris, entaillée par le fer brutal des émeutiers. Le crucifix, c'est bien toujours « le signe de contradiction », objet d'éternel amour et d'éternelle haine !

Les désordres des règnes de Louis XIV appelaient une victime ; Dieu la prit sur le



LE CRUCIFIX DE LOUIS XVI.

1. Voir Saint-Simon, *Mémoires*, édition Chéruel et A. Régnier, t. II, p. 223.

2. Ce Christ est, dit-on, du sculpteur Girardon.

3. Bossuet. Sermon pour la profession de M^{me} de la Vallière, *passim*.

trône. N'est-ce pas en méditant la croix, que Louis XVI se prépara à l'expiation suprême ? La maison de Saint-Acheul, près Amiens, conservait le Christ, admirable d'expression, qui appartient à la famille du pieux monarque (1) ; souvenir rendu bien touchant par la mort du roi-martyr.

Monsieur Franc de Queyriaux, ancien colonel du corps de Cathelinau en 1870-1871, possède un autre crucifix dont la vue consola Louis XVI dans la prison du Temple.

Il est l'œuvre d'un grand maître et a dû être apporté en France par l'infortunée reine Marie-Antoinette. Fait d'ambre rouge et d'ivoire, il a quarante-sept centimètres de haut. Il est orné de médaillons d'ivoire représentant les instruments et les scènes de la Passion : Jésus, agonisant au jardin des Oliviers ; Jésus, tombant sous le poids de la Croix ; au centre Jésus cloué à la croix. Le Christ, d'une seule pièce d'ivoire, est remarquable pour la finesse des traits, pour la beauté de la physionomie. Aux plaies des mains et des pieds des gouttes de sang se détachent sur la blancheur de l'ivoire. Que de fois, durant sa dure captivité, le roi-martyr dut regarder le Christ en croix et, sur les médaillons, les scènes déchirantes de la Passion. N'avait-il pas eu, lui aussi, sa Passion, son jardin des Oliviers, son Prétoire ? n'avait-il pas eu sa voie douloureuse ? Comme Jésus, n'entendait-il pas le *Crucifigatur* ! les cris de mort arriver parfois jusqu'à ses oreilles ?

Tandis que, dans ces moments d'agonie, la vision sanglante de l'échafaud se dressait devant lui, quel réconfort ce fut pour son âme de regarder les gouttes de sang qui s'échappaient des membres du Christ-Roi ! Comme il devait redire alors, ce roi généreux, la parole de Caïphe : « Il est bon qu'un homme meure pour le peuple et que toute la nation ne périsse pas ! » (2)

Comme autrefois Versailles, les Tuileries eurent, de nos jours, leur crucifix princier. Nous en avons raconté la touchante histoire lors de l'émeute de 1848 (3).

A Florence, dans la chapelle du palais Pitti, se dressait, au XVI^e siècle, un crucifix, vrai chef-d'œuvre ; il était dû au ciseau du fameux orfèvre florentin Benvenuto Cellini. Cosme I^{er} de Médicis régnait alors en Toscane : heureux s'il eût compris les leçons de ce Christ fait pour sa demeure ! moins de cruautés eussent déshonoré son règne !

Comme la France et l'Italie, l'Espagne, en ses palais, eut aussi des crucifix fameux. Qui n'a entendu parler du Christ de Charles-Quint ?

A l'heure actuelle, la France garde ce trésor.

C'est peut-être le crucifix le plus beau qu'ait produit l'art chrétien. Nous ne lui connaissons qu'un rival, le crucifix d'Avignon, que nous ferons connaître (4).

Voici le jugement porté sur le Christ de Charles-Quint, par le *Journal des Beaux-Arts*. « Ici le génie et la foi se sont unis dans un magnifique élan et ont produit une œuvre telle qu'en la contemplant, l'imagination se demande s'il est bien possible que des mains humaines aient taillé cet ivoire, passé, en quelque sorte, à l'état de matière mouvante et vivante... »

1. Selon les uns, il fut donné par M. de Sèze, à la suite d'une visite qu'il fit à Saint-Acheul, le 27 juillet 1827 ; selon d'autres, il viendrait du Père Druillet, précepteur, à Prague, des enfants de France.

2. Ce crucifix (du Temple) appartenait à la famille de Louis XVI. Il fut donné par son Altesse Royale, Madame la Duchesse d'Angoulême, en 1803, — avec recommandation de toujours le transmettre à l'aîné de sa famille, — à Monsieur François de Queyriaux, officier de la chambre du duc d'Angoulême, chevalier de la Légion d'honneur, en récompense de ses loyaux services à la cause royale, lors de la Restauration, époque où il avait joué un rôle important. » (*Mémoires de la Marquise de la Rochejacquin*.)

3. Voir Chapitre III. Le Crucifix, signe de contradiction.

4. Voir 2^e Partie, Chapitre IV.